



L'agriculture sociale au parlement wallon

Du lieu de production à l'espace de reconnaissance

Il aura fallu des années de pratiques discrètes, parfois fragiles, souvent bricolées, pour que l'agriculture sociale accède enfin à la scène parlementaire. Longtemps cantonnée aux marges du monde agricole comme de l'action sociale, cette forme d'accueil en ferme, à la croisée du soin, de l'insertion et du lien au vivant, s'est imposée, presque malgré elle, comme une réponse concrète à des failles de plus en plus visibles du modèle social contemporain. Burn-out, détresse psychique, isolement, décrochage : ce sont ces trajectoires cabossées que des agriculteurs wallons ont choisi d'accueillir, loin des protocoles et des injonctions à la performance.



L'agriculture ne se limite pas à produire des denrées, elle peut aussi devenir un espace de reconstruction humaine. M.F.V.

Souvent invisibles et indicibles, la détresse et le mal-être traversent le monde agricole. Nous ouvrons, au fil de nos éditions, un dossier pour en éclairer les réalités humaines et professionnelles.

C'est cette réalité de terrain qui a fini par remonter jusqu'au parlement wallon le 22 janvier dernier. À l'automne 2025, lorsque le député socialiste Eddy Fontaine propose à la commission de l'Agriculture d'organiser une audition consacrée à l'agriculture sociale, le sujet n'est déjà plus marginal. Il a été évoqué à plusieurs reprises en commission, notamment à la suite d'une question parlementaire de Patrick Spies, et figure explicitement dans la Déclaration de politique régionale. Mais cette fois, il ne s'agit plus d'un échange technique ou d'un suivi administratif : il s'agit de donner la parole à celles et ceux qui pratiquent, au quotidien, une autre manière de faire de l'agriculture.

Quand le terrain entre au parlement wallon

Cette reconnaissance politique naissante se matérialise lors de l'audition organisée au sein de la commission de l'Agriculture. Dans son intervention introductive, Eddy Fontaine décrit l'agriculture sociale comme une forme singulière de diversification agricole, destinée à des publics fragilisés (personnes en situation de handicap, en décrochage professionnel, confrontées à des addictions ou à une détresse psychique) et mobilisant les ressources mêmes de la ferme, humaines, animales et végétales, à des fins sociales, thérapeutiques ou éducatives. Il en rappelle la structure fondamentale, à la fois simple et exigeante : une ferme accueillante, une personne accueillie et une structure d'accompagnement issue du champ social ou de la santé. Surtout, il insiste sur le caractère encore largement méconnu de ces pratiques, alors même

qu'elles se déploient depuis plus d'une décennie sur le territoire wallon. À ses yeux, l'agriculture sociale ne peut plus se contenter d'exister dans les interstices des politiques publiques.

Lorsque les acteurs du secteur sont auditionnés, l'enjeu dépasse rapidement la reconnaissance d'un dispositif. Il s'agit de mettre des mots, des visages et des chiffres sur une réalité que les politiques publiques peinent encore à appréhender dans toute sa complexité : celle d'une agriculture qui ne se limite pas à produire des denrées, mais qui devient, dans certains territoires, un espace de reconstruction humaine. Car l'agriculture sociale n'est ni une thérapie miracle ni une solution clefs en main. Elle repose sur une intuition simple, presque dérangeante à l'heure de la rationalisation généralisée : le travail du vivant, lorsqu'il est partagé, peut réparer ce que les dispositifs classiques n'atteignent plus. À condition de prendre le temps. À condition, surtout, de ne pas réduire les personnes à leurs diagnostics, ni les fermes à leur rendement.

« Accueillir, c'est faire avec » : la ferme comme espace de relation

Agricultrice depuis plus de 30 ans, Véronique Monnart, également référente en agriculture sociale au sein du GAL du Parc naturel des Plaines de l'Escaut, accueille, depuis 2011 sur sa ferme, des personnes porteuses de handicap ou fragilisées par des ruptures de parcours. L'accueil, insiste-t-elle, ne repose ni sur la performance ni sur la rentabilité, mais sur une relation construite dans la durée. Accueillir, dit-elle, ce n'est ni faire à la place, ni faire faire, mais faire avec, en partant des capacités plutôt que des manques.

Elle raconte longuement l'histoire de Martine, accueillie chaque vendredi pendant plus de 12 ans.

Martine n'est pas venue travailler, mais partager un quotidien. Peu à peu, elle a trouvé sa place : d'abord auprès des animaux, ensuite en cuisine, préparant le repas pour l'équipe, partageant les temps de table, s'inscrivant dans une vie collective stable. À la ferme, souligne l'agricultrice, Martine n'était plus définie par son handicap, mais par sa contribution au collectif. À travers cette anecdote, c'est toute une inversion de regard qui se joue : la ferme cesse d'être uniquement un lieu de production pour devenir un espace de reconnaissance.

Véronique Monnart rappelle aussi les débuts fragiles du dispositif : l'absence de cadre juridique, les conventions inadaptées, les démarches administratives parfois décourageantes. Si la pratique a tenu, explique-t-elle, c'est parce que les acteurs de terrain ont persisté, convaincus qu'un travail essentiel se jouait là, même sans reconnaissance officielle. Des parcours cabossés, des réussites invisibles. Cette même logique traverse le témoignage de Jean-Marc Sizaïre, agriculteur à Habay-la-Vieille. Chez lui, l'agriculture

« La reconnaissance institutionnelle de l'agriculture sociale ne suffira pas si elle ne s'accompagne pas d'une clarification des cadres »

sociale a commencé sans projet formalisé, à la demande d'un institut médico-pédagogique voisin. Un enfant est venu à la ferme le mercredi après-midi. Puis un autre. Puis d'autres encore.

Depuis, des adolescents fragilisés, des adultes en grande détresse psychique, une personne transgenre, un homme plus âgé vivant seul ont trouvé dans la ferme un lieu où l'on ne les réduit pas à leur dossier.

L'agriculteur insiste sur la lenteur nécessaire de ces trajectoires. La réussite ne se mesure pas toujours à un retour rapide à l'emploi, mais parfois à des signes presque imperceptibles : le fait qu'une personne revienne, accepte un rythme, se projette à nouveau. La ferme devient ainsi un espace où l'on